

Dans le bouillonnement actuel des cultures, Jeannette Larue, insérée en communauté à Marseille, cité cosmopolite, est provoquée par les richesses et les difficultés d'une vie ensemble. Elle exprime ce qu'elle en reçoit.

MARSEILLE, CITÉ AUX MULTIPLES COULEURS

Avant d'habiter Paris, en 1980, je n'avais pas trop expérimenté la présence des étrangers. Je les rencontrais dans le métro, surtout aux heures matinales et tardives. Je n'oublierai pas la réponse d'un Africain, marié à une Française, à qui quelqu'un demandait pourquoi il était venu en France : « *Comme vous, monsieur, je veux pouvoir vivre !* ».

Puis, au Mans, dans la cité où se trouvait la communauté, nous nous côtoyions sans cesse. Je garde comme un trésor les images des repas musulmans-chrétiens, à l'occasion de la fin du Ramadan. Nous dégustions avec joie leur cuisine, mais aussi, par des moyens d'expression variés, nous partagions nos convictions pour un « mieux vivre ensemble ».

Le service de la Congrégation m'a donné de me rendre au Tchad pour des séjours brefs : ce que j'y ai découvert, au niveau du développement notamment, m'a donné foi en la possibilité de voir les pays d'Afrique devenir des partenaires, ce que j'avais du mal à croire. Je reste attentive à cet aspect de la « Mission », je recherche

ce qui se vit en ce domaine et la communauté achète quelques « produits équitables ». C'est à peine un grain de sable, mais c'est symbolique !

Un passage au Brésil m'a révélé la barrière de la langue : quelle épreuve de ne pas comprendre les réactions des invités à un repas ! L'épreuve n'a sans doute pas été assez longue pour que je me décide à l'étude de la langue du Brésil. Ce serait un pas, une marque du désir qui m'habite de partager avec les Auxiliaires originaires de ce pays.

Tout ce vécu me préparait sans doute à venir à Marseille où je réside depuis bientôt trois ans. Marseille, fondée par les Phocéens il y a plus de 2600 ans, toujours tournée vers la mer et qui ne cesse d'accueillir des flux migratoires. Parfois, dans certaines rues, je ne comprends pas les conversations échangées autour de moi, et les couleurs de peau, les costumes traditionnels cohabitent volontiers avec les tenues « occidentales ». Quand je circule dans certaines régions, je trouve

parfois que la France est bien « blanche » ! Le Marseillais accueille l'étranger, il va vers l'autre différent et l'étranger se sent souvent accepté, intégré, même si cet accueil s'accompagne d'un étonnement de le voir occuper un poste important... comme si ce n'était pas sa place ! Je sens bien que je ne suis pas à l'abri d'une telle réaction, même si je m'en défends. Et pourtant, j'admire ceux qui assument des responsabilités.

Quand on évoque les étrangers « Marseille Espérance » est incontournable. Cette instance, créée après la guerre du Golfe (1991) est composée des « chefs » des principales communautés présentes dans la ville. Son but : se donner les moyens d'une vie harmonieuse entre les différentes ethnies et religions présentes à Marseille. Elle se réunit quand des questions concrètes se posent pour le « vivre-ensemble ». Je crois beaucoup à cette manière de travailler : ayant un but commun, chacun déploie le meilleur de sa culture et de sa foi pour que la vie de la cité soit plus harmonieuse. « Marseille Espérance » organise aussi, aux alentours de Noël, un spectacle gratuit, de très grande qualité. A cette occasion, nous recevons un calendrier où les « Fêtes » des différentes familles spirituelles sont notées. Dans ce calendrier, « Marseille Espérance »

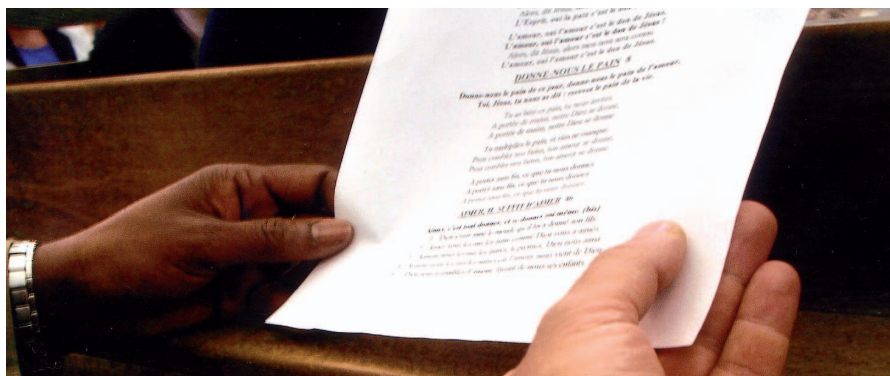
est, au dire du maire, « *un des ciments de notre unité autour des valeurs qui nous ressemblent et nous rassemblent : la paix, la tolérance, le respect et la fraternité* ». Ce ciment d'unité « *repose essentiellement sur le dialogue, constant et entretenu, des membres de Marseille Espérance et sur leur bonne volonté* ».

Les chrétiens se retrouvent en communautés ethniques et ils célèbrent dans leur langue. Des églises, des salles et des heures leur sont réservées dans les paroisses et les rythmes des célébrations sont très variables. Le diocèse a proposé à la Pastorale des Migrants de prendre en charge une « messe de rentrée » du diocèse. Plusieurs pays nous ont proposé leur manière de célébrer différents moments de l'Eucharistie. Personnellement, les danses, les gestes, les chants, les objets m'ont permis d'entrer dans la célébration. Cette diversité reflète bien la réalité du diocèse qui est une véritable mosaïque. Il est bon de continuer à nous enrichir des expressions différentes de notre foi, il est bon de chercher comment nous pouvons célébrer ensemble : cette expérience m'amène à le souhaiter. Ceci nous aiderait à nous connaître et à nous apprécier mutuellement, la liturgie étant le reflet de notre vie concrète. Nous serions davantage entraînés à ne pas absolutiser notre manière de

faire et à remettre en valeur certains aspects que nous avons un peu oubliés. Par exemple, les Africains prennent le temps de célébrer dans la joie et ils n'hésitent pas à danser ! Quelle merveilleuse participation du corps pour former un seul Corps !

Ma présence à Marseille étant relativement récente, j'ai encore beaucoup à découvrir. J'ai perçu quelques éléments de la vie des étrangers qui m'ont marquée. Le départ du pays est pratiquement toujours une souffrance et certains y ont été contraints pour rester en vie. Même si l'exil est volontaire, la vie est rude ici. Si certains étudiants retournent au pays pour un travail, une thèse par exemple, d'autres partent parce qu'ils n'en peuvent plus d'être séparés de leur famille et de leur pays. Envoyés se former en France par leur entreprise, des couples sont séparés et des pères ne sont pas là à la naissance de leur enfant.

Des étudiants étrangers participent aux rencontres de l'aumônerie de la faculté saint Jérôme. Depuis trois ans, j'ai eu la chance de rencontrer des habitants de tous les continents. L'une des choses qu'ils partagent volontiers, ce sont les « plats » de chez eux et un professeur de faculté, africain, me disait : « *la rencontre peut commencer par là* ». Ils parlent de leur pays d'origine, si on le leur demande. Je les trouve lucides, notamment sur les relations entretenues par la France avec leur pays. Certains sont plusieurs années sans retourner chez eux et j'admire leur courage : beaucoup travaillent pour arrondir les fins de mois. Cela devient difficile car, souvent, ils attendent longtemps le renouvellement de leur titre de séjour. Dans les échanges, je suis attentive à leurs motivations pour venir étudier en France et aussi à la suite qu'ils souhaitent donner à leur formation. L'aumônerie est un lieu ouvert à tous, convivial, où ils



peuvent approfondir leur vie humaine et leur foi.

Tout ceci me rend discrète, fraternelle. J'étais loin de me douter du grand nombre d'étudiants étrangers vivant à Marseille. Je suis frappée par leur solidarité. Ils ont soutenu Mama, la jeune fille grièvement brûlée dans un bus à l'automne dernier et ils nous ont invités à manifester concrètement notre soutien lors d'une veillée annoncée à la paroisse, dans des locaux de la cité universitaire : accueil, musique, pot de l'amitié, prière (chacun selon sa religion), participation financière versée à la famille.

Je connais une association créée « pour perpétuer ici l'entraide vécue au village ». Pour le fondateur de l'association, l'Homme est au centre. Ce n'est pas d'abord la course vers le matérialisme ambiant. L'échange avec lui m'a beaucoup fait prier et réfléchir à propos de la vie dans les cités.

L'étranger me rappelle que la différence est incontournable et qu'il me faut l'admettre ! Si je saisis ce qu'il privilégie dans sa culture, je comprends mieux ses réactions, déroutantes pour moi. Si nous arrivons à en parler ensemble, quel chemin déjà fait, mais toujours à

refaire ! La mentalité profonde demeure, chez lui comme chez nous.

La Bible¹ demande l'accueil de l'étranger. Cette année, cet accueil a été poussé loin à Marseille avec les clandestins. Une grande mobilisation s'est faite pour des régularisations, mais aussi pour que les reconduites se passent de manière plus humaine, ce qui n'est pas toujours le cas.

Je vis cela dans un tiraillement intérieur, même si je sais bien que nous ne pouvons pas accueillir à l'infini. C'est dans ces moments de choix difficile que nous pouvons compter les uns sur les autres pour réfléchir et agir.

Finalement, l'étranger mis sur mon chemin me fait approfondir les valeurs auxquelles je crois, me permet de relativiser ce que je considère être « la » norme universelle, m'invite à la conversion en quelque sorte. Et c'est précieux, mais je ne le vis pas tous les jours ainsi, car il me dérange. Nous avons à recevoir les uns des autres, mais aussi à donner, comme dans tout véritable échange. C'est en cela que la vie ensemble est une chance car elle nous conduit à être plus en harmonie avec l'Evangile.

Jeannette

¹ cf. Ruth - Actes 10, 44-48, 13, 44-48, 15, 22-29...